



HAL
open science

Les Juifs sépharades de Turquie, une minorité sous presse

David Marcilhacy

► **To cite this version:**

David Marcilhacy. Les Juifs sépharades de Turquie, une minorité sous presse. *Outre-terre. Revue européenne de géopolitique*, 2005, 10 (1), p. 379-386. <10.3917/oute.010.0379>. <hal-03830892>

HAL Id: hal-03830892

<https://hal.science/hal-03830892v1>

Submitted on 26 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

LES JUIFS SÉPHARADES DE TURQUIE, UNE MINORITÉ SOUS PRESSE

[David Marcilhacy](#)

Outre-terre | [« Outre-Terre »](#)

2005/1 n° 10 | pages 379 à 386

ISSN 1636-3671

ISBN 2749204569

DOI 10.3917/oute.010.0379

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-outre-terre1-2005-1-page-379.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Outre-terre.

© Outre-terre. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Les Juifs sépharades de Turquie, une minorité sous presse

David Marcilhacy

Les récents attentats frappant les deux principales synagogues d'Istanbul pendant le Sabbat ont brutalement placé la communauté juive de Turquie sur le devant de la scène médiatique. Ils ont rappelé avec violence le sort de cette minorité installée en Asie mineure depuis plus de cinq siècles. Face à l'effroi provoqué par la destruction et la mort, les médias turcs et internationaux semblaient redécouvrir l'existence de cette communauté juive et le rôle singulier qu'elle joue dans un pays à très forte majorité musulmane.

Établie dans les frontières de l'actuelle Turquie depuis 1492, quand l'Empire ottoman ouvrit ses portes aux Juifs expulsés d'Espagne, cette communauté est parvenue à maintenir son identité et ses spécificités à travers le temps. Pourtant, si les Sépharades représentaient encore quelque 100 000 personnes au début du ^{xx}e siècle, réparties sur plusieurs foyers de peuplement à travers le pays, ils ne sont plus aujourd'hui que 25 000, demeurant principalement à Istanbul. L'Empire ottoman, puis la République de Turquie, ont traversé en un siècle de profondes mutations culturelles et politiques et la communauté juive a dû s'y adapter. Qu'est-il advenu de son peuple, de sa langue et de sa culture face à l'orientation nationaliste et la ligne pro-occidentale qu'a adoptée le pays d'accueil depuis Mustafa Kemal Atatürk et la proclamation de la République en 1923 ? Parallèlement à la construction de la Turquie moderne, la naissance de l'État d'Israël a complètement bouleversé la donne, puisque cet événement a entraîné depuis 1948 le départ d'un grand nombre de sépharades vers cette nouvelle terre d'accueil. Ceux qui choisirent de rester durent préserver leur identité, religieuse et culturelle, tout en réussissant une certaine intégration dans le pays qui les abritait. Aujourd'hui, la situation géopolitique de la Turquie –

position particulière à l'égard de l'Occident et relations privilégiées avec les États-Unis, Israël et l'Europe – fait de la minorité juive un enjeu crucial pour l'avenir du pays et de ses relations avec l'extérieur.

Dans ce contexte, le maintien d'une presse communautaire représente un témoignage essentiel pour appréhender la minorité sépharade turque et son intégration. S'inscrivant dans une tradition remontant au milieu du XIX^e siècle, l'hebdomadaire bilingue *Şalom*, créé à Istanbul en 1947 et dernier avatar de cette presse, constitue à cet égard un support exceptionnel. Cet organe d'expression apparaît aujourd'hui comme l'instrument de survie d'une identité, à la fois culturelle (la judaïté et l'héritage sépharade) et linguistique (le judéo-espagnol), dans un pays musulman et laïque où les minorités ont souvent du mal à trouver leur place. Plus généralement, le succès du journal est, tout comme la réussite socioprofessionnelle de certains juifs turcs, un signe de vitalité qui contredit ces indicateurs négatifs que sont une démographie en baisse et le déclin de la langue.

Une communauté dynamique, malgré le déclin démographique

Sur un total de près de 70 millions d'habitants, la Turquie compte 25 000 citoyens juifs (parfois estimés à 35 000), soit moins de 0,1 % de la population turque, très largement composée de musulmans laïques ou pratiquants. La majeure partie de la communauté vit à Istanbul, le reste demeurant pour l'essentiel à Izmir. Le siècle passé a connu plusieurs vagues d'émigration juive (essentiellement vers la France, Israël et les États-Unis), ponctuées par les troubles politiques ou ethniques, et il s'agit aujourd'hui d'une importante diaspora.

Malgré la faiblesse numérique de la population juive de Turquie, il s'agit d'une communauté bien structurée. Elle dispose d'une autorité institutionnelle dont la vocation est à la fois de traiter des affaires religieuses et de superviser la vie sociale de la communauté. Le grand rabbinat est notamment chargé de coordonner les relations extérieures mais aussi intérieures de la communauté. On y trouve aussi le *Bet Din*, ou « Conseil restreint », composé du grand rabbin, *Hahambaşı*, actuellement le Rav Izak Haleva. Istanbul compte dix-huit synagogues encore en exercice. La communauté possède aussi deux hôpitaux et deux maisons de retraite établis dans les métropoles d'Istanbul et d'Izmir, ainsi que de nombreuses associations culturelles et caritatives. Sur le plan éducatif, Istanbul bénéficie d'un complexe scolaire moderne accueillant 700 élèves. De nombreux étudiants juifs fréquentent cependant les écoles turques publiques et privées, ou rejoignent les établissements à enseignement en langue étrangère, notamment les lycées francophones.

La communauté sépharade maintient actuellement trois parutions qui lui sont propres, à savoir le journal hebdomadaire *Şalom* et les revues mensuelles *Tiryaki* et *Göztepe*. En ce qui concerne la langue pratiquée par les membres de la communauté, il s'agit très largement du turc, le judéo-espagnol étant en net recul parmi les jeunes générations du fait de l'uniformisation des références culturelles. Le cas du journal *Şalom* est à ce titre original et intéressant car, bien que principalement écrit en turc, il conserve à l'heure actuelle une page entière en judéo-espagnol. Il faut préciser qu'aujourd'hui *Şalom* est beaucoup plus qu'un simple journal. Organe « officiel » d'expression des Juifs de Turquie, c'est une véritable institution culturelle au service de la communauté, avec sa maison d'édition et sa bibliothèque. Comme l'indique son sous-titre « *Haftalık Siyası ve Kültürel Gazete* », l'orientation éditoriale du journal est politique et culturelle, dans la mesure où ses rubriques couvrent la vie politique nationale et internationale, avec une attention particulière pour Israël, tout comme les événements culturels liés aux cultures en général juive et plus particulièrement sépharade, ou bien concernant la Turquie et la ville d'Istanbul dans leur ensemble.

Le journal *Şalom*, miroir du parcours des Juifs en Turquie moderne

C'est le 28 octobre 1947, à l'occasion de la célébration du vingt-quatrième anniversaire de la naissance de la République turque, que parut le premier numéro du journal *Şalom*. Son fondateur, Avram Leyon, voulait de la sorte inscrire son journal dans l'héritage de la Turquie moderne.

Le titre, *Şalom*, apparaît d'abord en caractères latins, puis en hébreu. En dessous un proverbe judéo-espagnol : « *A lo tuerto tuerto, a lo dereço dereço* ». Telle est la ligne éditoriale de la rédaction : informer dans un esprit de droiture, de franchise et de vérité. Le rédacteur Aron Zonana se faisant le champion de semblable rectitude « dans l'intérêt de la patrie comme des judaïsmes mondial et turc ». Une exigence qui renseigne bien sur l'orientation pluriculturelle (juive, judéo-espagnole et turque) du journal et de la communauté.

Malgré un relatif succès dans les premiers temps, les années 1960 manifestent un déclin progressif du journal. Cette lente décadence s'explique par la conjonction de plusieurs facteurs, à commencer par le grave recul démographique de la communauté juive et la crise interne qui a suivi. Par ailleurs, la langue judéo-espagnole dans laquelle étaient rédigés pour l'essentiel les articles jusqu'en 1980 a vu son usage diminuer au sein de la population sépharade, et en particulier chez les jeunes. Cette langue vernaculaire a difficilement résisté à l'ouverture de la communauté sur le milieu turcophone. La généralisation de l'apprentissage du turc, notamment à l'école primaire, a amorcé une décadence

du judéo-espagnol que ne valorisaient pas les sépharades eux-mêmes. Le lectorat du journal se retrouvait donc limité aux générations plus âgées, soucieuses de maintenir cet organe d'expression. Confrontés aux violences que traversa la Turquie au cours des années 1970-1980 – activisme d'extrême gauche, coup d'État militaire de 1980, émeutes contre ce qui restait de la minorité grecque –, les Juifs étaient conscients de leur propre vulnérabilité et de leur statut officieux d'« étrangers ». Les difficultés du journal *Şalom* ne faisant qu'illustrer ce contexte tourmenté.

C'est en 1984 que le sursaut permettant la renaissance du journal eut lieu. Repris en main par une équipe rédactionnelle plus jeune et désireuse de préserver à la communauté un organe d'expression, c'est un journal complètement remodelé qui resurgit. Maquette modernisée, contenus renouvelés en profondeur et choix du turc comme langue de communication. On prenait acte de l'évolution socioculturelle des lecteurs. La « nouvelle formule » n'abandonna cependant pas complètement le judéo-espagnol, élément constitutif de l'identité culturelle sépharade, puisqu'une page sur douze lui serait dorénavant réservée. Ce compromis permettait d'offrir à *Şalom* une seconde jeunesse, tout en l'adaptant aux besoins d'une communauté à la fois attachée à son identité et soucieuse de participer activement à la vie nationale turque. Cette renaissance fut une réussite : environ 3000 abonnés, aujourd'hui, dans le pays, soit une proportion importante des Juifs résidant en Turquie.

Intégration ou assimilation ?

De 1947 à 2004, c'est un long itinéraire qu'a parcouru *Şalom*. La survie de cette publication traduit déjà les défis que la minorité a dû relever pour s'assurer une pérennité. La communauté réside dans une Turquie en proie à un profond conflit identitaire et où s'affrontent des logiques contradictoires – le double héritage musulman ottoman et laïque kémaliste, mais aussi le nationalisme panturc et l'ouverture sur l'Europe. Elle cherche à se trouver une place. Son parcours résulte d'une politique complexe mais délibérée, qui conjugue la volonté d'intégration au pays d'accueil et le maintien d'un groupe soudé et fidèle à son identité. Le choix de l'intégration découle du pragmatisme qui a toujours caractérisé la communauté sépharade turque.

Il paraît ici nécessaire d'établir un lien avec ce qui se passe en Turquie depuis plus de quatre-vingts ans. Mustafa Kemal Atatürk a révolutionné le pays, entré avec fracas dans la modernité. La République initiait alors une transformation des mentalités : adoption de la laïcité et choix du modèle occidental, et celle des structures sociales traditionnelles : industrialisation relative et important exode rural. 1923 reste aussi la date qui marque la naissance de la « nation »

turque moderne, construite sur les décombres d'un Empire en déliquescence. Il fallait à la Turquie un nouveau ciment pour concevoir son unité. Ce lien, ce serait le « peuple turc ». Semblable conception nationale s'accommodait mal de minorités qui rappelaient la mosaïque éclatée de l'Empire ottoman. Le nouveau régime dut concéder aux minorités, cependant, le statut particulier que stipulait le traité de Lausanne. Mais justement, depuis 1923, le sort des groupes non musulmans a changé ; il y a eu volonté d'uniformisation culturelle et d'assimilation des populations allogènes. L'éducation aura ainsi joué un rôle déterminant dans la progressive intégration de la minorité juive au sein de la société turque. Avec la disparition de l'Empire et la montée du nationalisme turc, les Juifs durent s'adapter à la nouvelle donne et commencer l'apprentissage d'une langue qu'ils avaient en grande partie longtemps ignorée. Ce fut la « campagne d'assimilation » à marche forcée dans les années 1930 avec pour slogan : *vatandaş türkçe konuş* (« citoyen, parle turc ! »). Les membres de la communauté commencèrent donc à renoncer au judéo-espagnol dans la vie quotidienne. C'est bien souvent dans l'intimité des foyers, à l'abri des regards extérieurs, que s'est perpétué un usage domestique du judéo-espagnol, limité aux proverbes, aux chansons et aux recettes de cuisine.

Autre aspect révélateur des choix complexes – voire ambigus – de la communauté dans son ensemble en matière d'intégration dans le milieu turc, la manière de se désigner soi-même par le terme judéo-espagnol *djudyo* ou *djudezmo*, qui renvoie tout autant à l'appartenance religieuse qu'à la langue spécifique. Entre eux, ils ne se diront pas *Turkos* (Turcs), trop assimilé à « musulmans », et se considéreront tout au plus comme *Turkanos*, c'est-à-dire « [Juifs] de Turquie ». Le caractère pluriel de cette identité fonde la complexité des expressions existantes. Lorsqu'ils parlent turc, les sépharades se désignent comme *Musevi*, descendants de Moïse, et se concentrent donc sur l'appartenance israélite, ou *Yahudi* (Juif) qui, outre la religion, renvoie à un peuple et à sa culture. Il est intéressant que ce soit sur fondement religieux que les différentes expressions turques et judéo-espagnoles distinguent nettement la communauté du reste de la société turque. La population musulmane turque accordant elle aussi beaucoup plus d'importance à la confession qu'à la nationalité dans l'identification des compatriotes, comme semble y inviter par ailleurs la mention de la religion sur la carte d'identité, demeurée obligatoire. De même pour le caractère exclusif de l'appartenance religieuse dans deux expressions employées par les sépharades : *bizimkilerden*, littéralement « ceux d'entre les nôtres », et le mot judéo-espagnol *mozos* ou *mozotros* (« les nôtres »). Les pages de *Şalom* en donnent une illustration à la rubrique « *Mozotros ailesi* » (la famille de « Mozotros »), dessin humoristique sur la page en turc consacrée à la vie de la communauté. Cette référence à la famille, au groupe, révèle une tendance à

se définir en tant que population autonome, mais aussi le souci de la communauté juive de préserver une identité religieuse et culturelle ressentie comme peut-être davantage menacée depuis l'avènement de la Turquie moderne. Même si la minorité juive a fait le choix – imposé – de l'intégration au pays d'accueil, elle reste donc hostile à une pure et simple assimilation.

Mais la communauté juive est-elle bien acceptée dans une société turque où la religion dominante reste, malgré la laïcité, l'islam ? Dans un entretien accordé au journal turc *Hürriyet*, son porte-parole, Silvyo Ovadya, rappelle que si la politique du gouvernement ne révèle aucun antisémitisme, on en trouve des traces dans la population, notamment chez les adhérents des groupes d'extrême droite¹.

Les attentats terroristes du 15 novembre 2003 contre la communauté juive – 23 morts dont 6 Juifs – ont tristement rappelé celui de 1986 qui avait fait 22 victimes dans la synagogue Neve Şalom, et suscité tant une vive émotion qu'une peur latente parmi tous les Juifs de Turquie. La montée d'un islamisme radical importé et recrutant dans les couches les plus défavorisées de la population démontre à quel point la Turquie et son islam tolérant et démocratique sont vulnérables. Et dans ce cadre, la minorité juive, justement parce qu'elle est très officiellement intégrée à la communauté nationale, constitue une cible symbolique. Une nouvelle forme de persécution menace les Juifs de Turquie dans cette région où nationalité et religion étaient, jusqu'aux exodes du xx^e siècle, si étroitement imbriquées. Depuis ces derniers événements, une frange de la population témoigne d'ailleurs d'une hostilité grandissante à l'égard de la communauté parfois accusée de responsabilité dans des attentats où ont péri, majoritairement, des musulmans. Bien qu'un message de solidarité domine officiellement et chez le plus grand nombre, comme le confirme la déclaration du Premier ministre Recep Tayyip Erdoğan au lendemain du drame : « À travers nos concitoyens juifs, c'est la Turquie qui a été frappée. »

Entre judaïsme turc et turcité juive

Constante dans *Şalom*, depuis la fondation du journal : avancer la carte de la solidarité et de l'intégration nationale. Un article consacré à l'inauguration officielle du Muzeo del Kuinsentenaryo, érigé pour célébrer les 500 ans de présence juive en Turquie, *Şalom* témoigne d'une véritable allégeance à la Nation, de la *lealtad de la komunitad Judia*, de son *dever de gratitud*².

1. 18 mars 2001.

2. 28 novembre 2001.

Une attitude résolument proturque, d'où une ligne toujours prudente de la rédaction quant aux grandes questions touchant aux racines de la nation ou concernant les intérêts vitaux de la communauté. Les journalistes affichent un indéfectible attachement à « la turcité », soit l'identité nationale du pays et à l'État républicain qui en est la garantie. Cette turcité des Juifs sépharades est donc officiellement et depuis toujours assumée et revendiquée ; mais y a-t-il là, traditionnellement, sentiment sincère ou bien déclaration conjoncturelle d'intention, de façon à assurer la pérennité de la minorité juive au sein de la nation en formation ? En tant que minorité « admise et tolérée » sur le sol turc, la communauté ne pouvait se permettre de s'immiscer dans les orientations politiques du pays. Probablement est-ce la raison, enfouie dans l'inconscient collectif, qui a amené la communauté à adopter un profil bas devant les manifestations de nationalisme, ou bien les excès totalitaires du pouvoir du passé. Une de ses devises n'est-elle pas : *En los eços del governo, no te karişes* (« Ne te mêle pas des affaires du gouvernement ! »). Les Juifs de Turquie naviguent donc entre un « judaïsme turc » intériorisé et une « turcité juive » affirmée, c'est-à-dire entre un légitime attachement à leur identité spécifique et une certaine allégeance au pays dans lequel ils se veulent intégrés.

Şalom, tout comme les instances communautaires, a toujours suivi la politique nationale. Mais le journal commence à prendre certaines libertés. Exemple de ce tournant par rapport à l'inconditionnalité du passé dans l'actualité récente – même si la fidélité reste de rigueur –, l'article portant sur la décision de l'Assemblée nationale, en France, de reconnaître le génocide arménien. Signe de maturité : l'auteur, selon qui la Turquie s'est quelque peu égarée dans ses considérations à cet égard, en particulier quant à l'« exil » arménien, prend ici ses distances par rapport aux vives protestations du gouvernement turc³. La communauté juive parvenant de même coup à s'exprimer dans une certaine autonomie.

Mieux : Ankara, dans la perspective de l'intégration à l'UE, veut corriger son image et apparaître comme plus respectueux de ses minorités. Les gouvernements turcs précédents ont justement trouvé dans leur minorité juive sépharade un moyen d'illustrer cette volonté d'ouverture. La communauté tirant à l'inverse parti de cette nouvelle orientation pour sortir de sa réserve et s'affirmer davantage. Une attitude qui tend à s'imposer parmi ses membres jeunes et bien établis, socialement comme économiquement.

Les Juifs de Turquie jouent de ce fait un rôle non négligeable dans leur pays. Déjà en position d'intermédiaire avec Israël et le Congrès américain, ils accep-

3. « La décision du parlement français, un événement qui donne à réfléchir », 7 février 2001.

tent volontiers de s'entremettre dans les discussions euro-turques en vue de l'adhésion. Leur marge de manœuvre reste évidemment étroite et tout dépendra de leur capacité future à négocier, comme par le passé, leur place et leur fonction au sein de la société turque, mais aussi du zèle que montrera l'Europe à accueillir la Turquie en son sein.